



TÉNÉBRE ET LUMIÈRE SUR JÉRUSALEM

PAR VINCENT QUÉAU



**PALAIS
DES BEAUX-ARTS,
LILLE.
DU 23 AVRIL
AU 12 JUILLET 2010.**

***Finoglio, un maître
du baroque napolitain.***

Commissariat : Alain Tapié,
assisté de Régis Cotentin.

Scénographie : Alain Fleischer.

Maître méconnu de la première effusion napolitaine, Paolo Finoglio livre divers chefs-d'œuvre dans une suite inspirée de la poésie du Tasse et déploie joutes équestres, jardins enchantés et bûchers presque lestes dans un lyrisme enflammé dévolu à la couleur.

À l'orée du XVII^e siècle, alors que la ressource mythologique pouvait déjà sembler éculée à certains beaux esprits en perpétuelle quête de renouveau, la poésie épique du Tasse apparut aux peintres comme un expédient formidable pour contenter les caprices de leurs mécènes. Aucune école n'y échappa et celle de Naples pas plus qu'une autre, quoique cette dernière, entraînée dans les éruptions du baroque sur le chemin réaliste de Caravage, pût sembler bien placée pour ne pas capituler face au caprice littéraire... Lors de ses passages en 1607 puis en 1609, ce maître y avait effectivement montré une manière austère et luministe où les ténèbres ambiantes pourraient sembler inconciliables avec le merveilleux participant aux aventures des braves de Godefroy de Bouillon lors de la première croisade. Mais la modernité du poème demeure que son histoire s'inscrit dans une proximité réaliste bien plus convaincante que celles d'Homère, Thucydide ou Suétone... Poésie en manière de roman, *La Jérusalem délivrée* présente aussi tous les avantages du récit voué à l'exaltation des sentiments ; le paysage de guerre y ourdit des intrigues amoureuses où l'honneur, les vertus et le devoir s'enchevêtrent, animant tour à tour différents héros dont Renaud occupe la place centrale. Ainsi en 1634, alors que Paolo Finoglio en reçoit la commande pour le château de Conversano, la vogue de l'iconographie empruntée au Tasse n'en est qu'à son enfance... Rien d'étonnant à ce que le comte Giangirolamo II d'Acquaviva fasse le choix de cette histoire à la mode : ne descendait-il pas de Tancredi de Lecce, roi de Sicile et preux croisé, ainsi que de Giulio Antonio I, mort en héros à cette bataille d'Orante qui libéra les Pouilles d'une invasion turque ? Nul doute que le choix du cycle de dix panneaux n'ait émané de ce mécène, grand feudataire d'Espagne dans le royaume de Naples et agent de la répression contre Masaniello en 1647-1648 qui, en outre, transforma une ville secondaire en véritable foyer de la culture baroque et assembla une riche collection où Raphaël côtoyait Le Guide. Formé aux alentours de 1610 à Naples dans l'atelier de Battistello Caracciolo, un contempteur sévère de la manière caravagesque, Finoglio ébauche sa carrière en rayonnant autour de la capitale jusqu'à Salerne et Pouzzoles où il peint des tableaux d'autel comme

de vastes décorations à fresque pour les ordres religieux de la province. Le chemin des deux hommes se croise en 1622 à l'occasion des noces du comte d'Acquaviva avec la nièce du cardinal de Naples lors de la décoration de l'alcôve du château où Finoglio brosse une suite de la vie de Jacob. Regagnant sa liberté pour peindre les fresques de la chartreuse de Naples, il revient à Conversano pour décorer la chambre des comptes du château avec dix grandes toiles inspirées des aventures de Tancredi, Renaud et Herminie... Toiles de la maturité, elles illustrent ce théâtre de la violence des passions qui, de Poussin à Rembrandt, multiplie durant tout le siècle les Caton, les Cléopâtre et les Marie-Madeleine dans un abandon au sublime dont seul le Tasse se montre digne parmi les auteurs modernes. La commande accomplie, Finoglio s'abîme de nouveau dans la peinture religieuse et fournit largement les établissements de la région jusqu'à son décès en 1645. Progressivement relégué comme maître de deuxième plan, il bénéficie depuis la réunion des dix toiles de *La Jérusalem délivrée* en 1974 d'une réhabilitation comme peintre majeur d'une province hissée en capitale par le mécénat de la famille d'Acquaviva. Réalisant la synthèse entre le baroque napolitain naturaliste et les dogmes coloristes venus de Rome et Bologne, la qualité picturale du cycle admet également une méditation des maîtres de la Renaissance qui lui confère une sincérité éloquente et une solide acuité. Œuvre majeure du décor profane de l'Italie baroque, elle lie la première manière napolitaine sublime et pathétique au souffle héroïque de Luca Giordano et Francesco Solimena. ■

Pour toutes les œuvres reproduites :

Paolo Finoglio

Gerusalemme Liberata (La Jérusalem délivrée).

Entre 1642 et 1645, huile sur toile, environ 255 x 312 cm.

Pinacoteca del Castello, Conversano, Italie.

Double page précédente :

Raymond de Toulouse affronte Argant en duel.

LES CHANTS SONT EXTRAITS DE :

Le Tasse.

La Jérusalem délivrée, 1581.

Traduction par Charles-François Lebrun,
GF Flammarion, Paris, 1997.



Olindo e Sofronia (Olinde et Sophronie)

CHANT II

[38] Cependant un guerrier paraît : il a un air imposant et altier. Son armure, ses habits étrangers annoncent qu'il arrive d'une région lointaine. Un tigre est sur son casque, et attire tous les regards. À cette illustre marque, on croit reconnaître Clorinde ; et c'est Clorinde elle-même.

[42] La foule recule à son aspect : elle s'approche du bûcher ; elle observe le silence de Sophronie, les gémissements d'Olinde, et un courage plus marqué dans le sexe le plus faible. Mais les larmes d'Olinde sont des larmes de pitié, s'il gémit, ce n'est point sur lui-même. Sophronie muette, les yeux fixés au ciel, même avant de mourir, ne tient déjà plus à terre.

[43] Clorinde s'attendrit : elle les plaint tous deux, elle leur donne à tous deux des pleurs ; mais un sentiment plus vif l'intéresse à celle qui ne paraît point affligée. Elle est émue de son silence plus que des larmes de son amant. "De grâce, dit-elle à un vieillard qui est à ses côtés, de grâce, dis-moi quels ils sont ? Quel sort ou quel crime les a conduits au supplice ?"



Tancredi dà il battesimo a Clorinda (*Clorinde reçoit le baptême de Tancrède*)

CHANT XII

[64] Mais enfin l'heure fatale qui doit finir la vie de Clorinde est arrivée : Tancrède atteint son beau sein de la pointe de son épée. Le fer s'y enfonce et s'abreuve de son sang, l'habit qui couvre sa gorge délicate en est inondé : elle se sent mourir ; ses genoux fléchissent et se dérobent sous elle.

[65] Tancrède poursuit sa victoire et, la menace à la bouche, il la pousse, il la presse ; elle tombe, mais en tombant un rayon céleste l'éclaire : la vérité descend dans son cœur, et d'une Infidèle en fait une Chrétienne. [...]

[67] Non loin de là un ruisseau jaillit en murmurant du sein de la montagne : il y court, il remplit son casque, et revient tristement s'acquitter d'un saint et pieux ministère. Il sent trembler sa main, tandis qu'il détache le casque et qu'il découvre le visage du guerrier inconnu : il la voit, il la reconnaît ; il reste sans voix, sans mouvement : ô fatale vue, funeste reconnaissance !

[68] Il allait mourir ; mais soudain il rappelle toutes ses forces autour de son cœur : étouffant la douleur qui le presse, il se hâte de rendre à son amante une vie immortelle pour celle qu'il lui a ôtée. Au son des paroles sacrées qu'il prononce, Clorinde se ranime ; elle sourit, une joie calme se peint sur son front et y éclaire les ombres de la mort. Elle semble dire : "Le Ciel s'ouvre et je vais en paix."



Rinaldo e Armida nel giardino incantato (*Renaud et Armide dans le jardin enchanté*)

CHANT XVI

[17] Au milieu de cette tendre mélodie, au milieu de tant d'objets voluptueux, les deux guerriers s'avancent : toujours plus austères, ils ferment leurs âmes à l'attrait du plaisir : leurs yeux errent à travers le feuillage : un nouvel objet a frappé leur vue : ils croient voir... ils voient Armide et son amant. Elle est couchée sur le gazon ; Renaud est couché dans ses bras.

[19] De ses regards avides, il dévore son amante, et, en la dévorant, il se mine et se consume. Elle s'incline vers lui, elle lui donne des baisers de flamme, elle en couvre et ses yeux et ses lèvres ; il lui semble que son âme s'envole et passe dans le sein de son amante. Les deux guerriers, de l'asile qui les cache, contemplent leurs jeux et leurs ivresses.

[20] Au côté de Renaud pendait un miroir, confident discret des amoureux mystères : Armide se lève, elle met le cristal entre les mains de son amant ; ses yeux tout brillants de plaisir y cherchent son image ; Renaud fait son miroir des beaux yeux de sa maîtresse.



Rinaldo parte dall'isola incantata (*Renaud part de l'île enchantée*)

CHANT XVI

[62] Que fera-t-il ? Doit-il laisser cette infortunée mourante sur un sable désert ? La sensibilité l'arrête, la comparaison le retient ; mais une dure nécessité lui commande et l'entraîne. Il part ; déjà la barque légère fend les flots : il a les yeux fixés sur le rivage ; mais bientôt le rivage se dérobe à ses yeux.

[63] Revenue à elle-même, Armide regarde autour d'elle ; ses regards ne rencontrent partout que la solitude et le silence : "Il est parti ! dit-elle... il a pu me laisser expirante en ces lieux ! Le traître d'un moment n'a pas différé sa fuite !... Dans l'état horrible où j'étais, il ne m'a pas donné le moindre secours... et je l'aime encore... et assise sur ce rivage, je verse des pleurs au lieu de me venger..."



Erminia ritrova Tancredi ferito (*Herminie retrouve Tancrède blessé*)

CHANT XIX

[28] Déjà, il (Tancrède) ne peut plus se soutenir, un dernier effort achève d'accabler sa langueur : il s'assied sur la terre, sa tête se penche et s'appuie sur sa main défaillante. Tout semble tourner autour de lui ; un voile s'épaissit sur ses yeux ; enfin il s'évanouit, et dans cet état, on peut à peine distinguer le vainqueur du vaincu.

[102] Vafrin la (Herminie) conduisait par des sentiers détournés, et par la voie la plus courte et la plus sûre. Au moment où le soleil allait éteindre ses feux dans l'Océan, ils arrivent dans un lieu voisin de Solime : ils aperçoivent des traces sanglantes ; bientôt ils voient dans des flots de sang un gigantesque guerrier, étendu sur la poussière, le visage tourné vers le Ciel, et qui, tout mort qu'il est, semble menacer encore.

[103] À ses armes, ils le reconnaissent pour un Infidèle ; Vatrïn s'éloigne. Plus loin, ses yeux en rencontrent un autre : "Ah ! c'est un Chrétien, dit-il" ; il s'approche, il détache le casque : "Ciel ! c'est Tancrède ! c'est mon maître !"

[104] À ces cris douloureux, au nom de Tancrède, l'infortunée princesse (Herminie) sent déchirer son cœur : éperdue, forcenée, elle accourt. À la vue de cette tête pâle, décolorée, mais belle encore, elle s'élançe et se précipite.